

Des baisers
parfum tabac

Du même auteur chez À vue d'œil :

Un mariage américain

Tayari Jones

Des baisers parfum tabac

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Karine Lalechère*



Titre original : *Silver Sparrow*

Publié aux États-Unis par Algonquin Books of Chapel Hill, une marque de Workman Publishing Company, en 2011.

Ce livre est une œuvre de fiction. Tandis que, comme dans toute fiction, les perceptions et les idées littéraires sont fondées sur l'expérience, les noms, personnages, lieux, et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont purement fictionnels.

© Tayari Jones, 2011. Tous droits réservés.

Page 7 © Natasha Trethewey,

« A Daughter is a Colony ».

© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2020, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0441-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À mes parents,
Barbara et Mack Jones,
qui, autant que je le sache,
ne sont mariés à personne d'autre*

Une fille est une colonie

un territoire, une descendance
un portrait craché
comme Athéna expulsée

du crâne de son père :
fruit de l'arbre,
rejet et frai ;

une homonyme, une projection –
disciple et rebelle –
une indigène, une autre,

un sujet, une étude,
une histoire, une bâtarde,
un continent noir et étranger.

Natasha TRETHERWEY

PREMIÈRE PARTIE

Dana Lynn Yarboro

Le secret

Mon père, James Witherspoon, est bigame. Il était marié depuis dix ans quand ses yeux se posèrent pour la première fois sur ma mère. C'était en 1968 et elle travaillait au stand des paquets-cadeaux chez Davison's, un grand magasin du centre-ville. Il lui demanda d'emballer le couteau de cuisine qu'il avait acheté à sa femme à l'occasion de leur anniversaire de mariage. Pour ma mère, c'était évident qu'il y avait un problème : on n'offre pas un couteau à sa femme si tout va bien. Je lui objectais que c'était peut-être une preuve de confiance. J'adore ma mère, mais on n'a pas tout à fait la même vision des choses. Tout ça pour dire que la situation familiale de mon père n'a jamais été un mystère pour nous. Je l'appelais James. Son autre fille, Chaurisse, celle qui avait grandi sous son toit, l'appelait papa, et c'est encore vrai aujourd'hui.

Quand on pense à la bigamie, si on y pense tout court, on imagine une coutume primitive cantonnée aux pages du *National Geographic*. À Atlanta, pourtant, il y avait un groupe prônant le retour en Afrique qui possédait une chaîne de boulangeries dans les quartiers noirs du West End. Pour certains, c'était une secte, pour d'autres, un mouvement culturel. Toujours est-il que, dans cette communauté, un homme pouvait prendre jusqu'à quatre épouses. Les boulangeries ont fermé, mais on croise encore les femmes, resplendissantes en blanc, marchant modestement six pas derrière leur époux. Même dans les églises baptistes, on garde toujours des sels à portée de main, au cas où l'épouse endeuillée découvrirait à l'enterrement une seconde veuve éplorée et sa progéniture. Les employés de pompes funèbres et les juges savent que ça arrive tout le temps et que ce n'est pas l'apanage des fanatiques religieux, des représentants de commerce, des sociopathes séduisants et des célibataires désespérées.

C'est dommage qu'il n'y ait pas de terme pour désigner quelqu'un dans la position de ma mère, Gwendolyn. Mon père est bigame.

C'est ce qu'il est. Laverne est son épouse. Elle l'a trouvé la première et ma mère a toujours respecté ses droits de pionnière. Mais est-ce qu'elle ne pourrait pas prétendre elle aussi au titre d'épouse ? Elle détient des documents légaux et même un Polaroid attestant qu'elle est passée devant le juge avec James Lee Witherspoon, juste de l'autre côté de la frontière, dans l'Alabama. Cela dit, je suis bien consciente que le mot « épouse » ne rend pas compte de la complexité de sa condition.

Il existe d'autres qualificatifs, et lorsqu'elle est éméchée, en colère ou triste, elle n'a pas peur de les utiliser : *concubine, putain, maîtresse, amante*. Ce ne sont pas les termes qui manquent et aucun ne lui fait justice. Il y a aussi des mots cruels pour une personne comme moi, l'enfant d'une personne comme elle, mais ils n'ont pas droit de cité dans notre foyer. « Tu es sa fille, un point c'est tout. » Si cette phrase a été vraie à un moment de ma vie, c'était au cours de mes quatre premiers mois, avant la naissance de Chaurisse, sa fille légitime. Ma mère s'énervait quand je prononçais ce mot, *légitime*. Heureusement qu'elle n'entendait pas celui que j'employais

dans ma tête, car elle se serait enfermée dans sa chambre pour pleurer. Chaurisse est sa vraie fille, c'est comme ça que je vois les choses. En ce qui concerne les épouses, ce qui compte, c'est d'arriver la première ; pour les filles, c'est un peu plus compliqué.

Le choix des mots est important. Ma mère disait *surveillance*. S'il avait su, James aurait plutôt parlé d'*espionnage*. Pourtant on ne faisait de mal qu'à nous-mêmes, quand on suivait Chaurisse et Laverne sur les chemins sans ornières de leur vie. J'ai toujours pensé qu'un jour on nous demanderait de nous justifier, de faire appel aux mots pour notre défense. Et j'étais persuadée que la tâche incomberait à ma mère. Elle maîtrise l'art de la langue. Elle sait agencer les détails les plus épineux de manière que le résultat soit aussi lisse que la surface d'un lac. C'est une magicienne capable de vous persuader que le monde est une illusion vertigineuse. La vérité est une pièce de monnaie qu'elle fait sortir de derrière votre oreille.

Je n'ai sans doute pas eu une enfance idéale. Mais n'est-ce pas notre lot à tous ? Même ceux

dont les parents n'ont pas de seconde famille, même ceux-là ont leur part de déconvenues. Ils passent beaucoup de temps à ruminer de vieux affronts, à remâcher d'anciennes querelles. Alors vous voyez bien que j'ai quelque chose en commun avec le reste du monde.

Ma mère n'a gâché ni mon enfance ni le mariage de qui que ce soit. C'est quelqu'un de bien. Elle m'a préparée. La connaissance, c'est essentiel. C'est pour ça qu'on n'est pas à plaindre. Oui, on a souffert, mais on était conscientes de bénéficier d'un avantage singulier en ce qui concernait le plus important : j'étais au courant pour Chaurisse, alors qu'elle ignorait tout de moi. Ma mère savait à propos de Laverne, alors que celle-ci était persuadée de mener une vie ordinaire. Ni ma mère ni moi n'avons jamais perdu de vue cette donnée fondamentale.

Quand ai-je découvert que, bien que je sois fille unique, mon père n'était pas seulement le mien ? Je l'ignore. J'ai l'impression de le savoir depuis que je sais que j'ai un père. En revanche, je peux dater précisément le moment où j'ai réalisé que tout le monde n'avait pas un père à temps partiel.

Je devais avoir cinq ans et j'étais à la maternelle. Un jour, Mlle Russell nous demanda de dessiner notre famille. Pendant que les autres griffonnaient avec leurs craies grasses ou leurs crayons à mine tendre, je pris un stylo-bille bleu et je représentai James, Chaurisse et Laverne. À l'arrière-plan se tenait Raleigh, le meilleur ami de mon père et la seule personne de son autre vie que nous connaissions. Pour lui, j'avais utilisé la couleur dite « chair », car il avait vraiment la peau claire. C'était il y a des années et des années, mais je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais mis un collier au cou de la femme. Donné un grand sourire à la fille, avec des dents bien carrées. Près de la marge gauche, je nous dessinai, ma mère et moi, seules. Je noircis au feutre les longs cheveux de ma mère et ses sourcils recourbés. Sur mon visage, je fis simplement deux grands yeux. Au-dessus, un soleil amical souriait à tous.

L'institutrice s'approcha de moi par-derrière.

« C'est magnifique. Et qui sont tous ces gens ? »

Flattée, je lui souris.

« Ma famille. Mon papa a deux femmes et deux filles.

— Je vois », fit-elle en inclinant la tête sur le côté.

Je n’y accordai pas plus d’importance que ça. Je savourais encore la façon dont elle avait dit *magnifique*. Depuis, chaque fois que j’entends ce mot, je me sens aimée. À la fin du mois, je rapportai tous mes dessins à la maison dans une pochette en carton. James ouvrit son portefeuille gonflé de billets de deux dollars. Il n’oubliait jamais d’en apporter pour me récompenser quand j’avais bien travaillé. J’avais gardé le portrait de famille, mon chef-d’œuvre, pour la fin, étant donné qu’il était magnifique.

Mon père prit la feuille sur la table et l’approcha de son visage comme s’il y cherchait un message codé. Derrière moi, ma mère m’enlaça et déposa un baiser sur le sommet de mon crâne.

« C’est bien, murmura-t-elle.

— Est-ce que tu as dit à ta maîtresse qui était sur le dessin ? » demanda-t-il.

Je hochai lentement la tête, consciente que j’aurais dû mentir, sans trop savoir pourquoi.